

Compte rendu

Ouvrage recensé :

BAILLARGEON, Noël, *Le Séminaire de Québec de 1760 à 1800*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Les Cahiers d'histoire de l'Université Laval », 1981, 20,00 \$.

par Jean-Guy Lavallée

Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 37, n° 2, 1983, p. 321-323.

Pour citer la version numérique de ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/304160ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

COMPTES RENDUS

BAILLARGEON, Noël, *Le Séminaire de Québec de 1760 à 1800*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, «Les Cahiers d'histoire de l'Université Laval», 1981, 20,00\$.

Noël Baillargeon nous livrait en 1972 *Le Séminaire de Québec sous l'épiscopat de Mgr de Laval* et en 1977 *Le Séminaire de Québec de 1685 à 1760*. Voilà qu'il nous offre *Le Séminaire de Québec de 1760 à 1800*. Il est en bonne voie de nous donner dans son entier ce que Joseph-Edmond Roy appelait «le glorieux passé» du Séminaire de Québec. S'il faut admettre qu'on ne doit jamais parler d'histoire complète d'une institution et encore moins d'histoire définitive, il faut convenir que M. Baillargeon est trop modeste lorsqu'il parle de ses travaux comme d'«un commencement de réponse» au vœu qu'exprimait Joseph-Edmond Roy, lorsqu'il souhaitait qu'on fasse connaître au grand public «l'histoire tant désirée» du Séminaire de Québec. Aussi bien l'avouer dès maintenant, l'ouvrage, quelques faiblesses mises à part, est d'excellente qualité.

Fondé par François de Laval avec l'étroite collaboration des Missions-Étrangères de Paris, en vue de doter la Nouvelle-France d'un clergé et d'en assurer la relève, le Séminaire de Québec devait être sérieusement ébranlé par la guerre de la Conquête et ses conséquences; il devait en effet connaître, au moins partiellement, une nouvelle orientation. Après s'être relevé des dommages causés par la guerre et presque simultanément avoir été forcé de rompre avec les Missions-Étrangères de Paris, le Séminaire de Québec, tout en demeurant un séminaire de type tridentin, continuant ainsi à assurer la relève du clergé, devra se résoudre, par la force des circonstances et en quelque sorte bien malgré lui, à prendre la relève du Collège des Jésuites de Québec en assurant l'instruction publique. C'est de ce relèvement, de ce rôle que le Séminaire continue primordialement d'assumer, mais aussi de la transformation partielle de l'institution que traite l'étude de M. Baillargeon. C'est ce sujet qui impose à l'auteur le découpage chronologique qui est celui de l'ouvrage.

Rien, pour ainsi dire, dans l'évolution du Séminaire de Québec entre 1760 et 1800 n'échappe à M. Baillargeon: les nombreuses difficultés qu'amènent le rétablissement de l'institution depuis les dommages causés à ses diverses propriétés à Québec, à Saint-Joachim et ailleurs — le Séminaire était à l'époque un grand propriétaire terrien sans être riche —, et les problèmes financiers entraînés par leur reconstruction jusqu'au retour des élèves. Mais ce qui retient le plus facilement l'attention du lecteur dans cet ouvrage, c'est l'évolution que — il faut l'écrire puisque cela ressort si clairement de l'étude — subit en quelque sorte l'institution avec toutes les pierres d'achoppement que cela peut comporter. C'est en effet au cours de ces années, finalement fructueuses, que le Séminaire de Québec, tout en continuant d'assumer son rôle principal, celui d'un petit et d'un grand séminaire, devient un collège, une institution d'enseignement admettant même des élèves ne se destinant pas au sacerdoce, voire des externes, sans pour autant modifier sensiblement son règlement. L'étude

a de plus le mérite de susciter un vif intérêt en traitant du programme des études tant en ce qui a trait aux humanités qu'en ce qui concerne la philosophie et les sciences. Le lecteur y fait d'étonnantes découvertes et c'est là un des points forts de l'ouvrage.

Fort heureusement, l'étude de M. Baillargeon lève un coin du voile qui recouvre toujours l'histoire du clergé canadien presque en son entier. En effet, la connaissance que nous avons de cette catégorie sociale ne correspond nullement à l'importance du rôle qu'il a assumé dans l'évolution de notre société. Sa provenance, son recrutement, sa formation, son influence sociale sont encore mal connus. La formation offerte au clergé est étudiée au moment où l'auteur traite du Grand séminaire. Le lecteur ne s'étonne guère de lire sous la plume de l'auteur à ce propos que «la méthode employée, les matières et les auteurs au programme sont ici les mêmes qu'en France» (p. 119). Le contraire surprendrait. Et s'il faut convenir avec l'auteur que la théologie dogmatique n'est «pas absente du programme d'étude» (p. 122), il faut aussi admettre que la théologie morale y occupe la première place et même un peu plus. C'est un travers de l'époque.

La formation dispensée aux futurs prêtres à l'époque est essentiellement pratique. Parlant des lectures des séminaristes l'auteur affirme qu'ils «se devaient de fréquenter les ouvrages dont la pratique était indispensable au succès de leur apostolat futur». Et parmi ces ouvrages, le *Rituel* de Mgr de Saint-Vallier vient en tête. Il sera, au dire même de l'auteur, «le vade-mecum des curés canadiens au moins jusqu'en 1836» (p. 110). On peut honnêtement supposer que l'influence de cet ouvrage s'étend bien au-delà de cette date. Le rigorisme domine l'enseignement de la morale; les auteurs mentionnés ne permettent pas d'en douter et M. Baillargeon a bien raison d'affirmer que «l'enseignement de la morale dès lors rivalisera de sévérité avec le jansénisme le plus forcené» et que «l'Église du Canada (...) en restera profondément marquée» (p. 128).

Dotés d'une formation aussi pratique, toute orientée vers le ministère paroissial, rien d'étonnant à ce que les jeunes prêtres — peu nombreux d'ailleurs — songent très tôt à devenir curés et que, du même coup, le Séminaire ait peine à faire du recrutement. Cela peut encore s'expliquer — l'auteur le souligne — par l'austérité qui caractérisait la vie des prêtres du Séminaire. Le curé jouit d'ailleurs d'une liberté beaucoup plus grande que le professeur du Séminaire. Les Canadiens de l'époque tiennent beaucoup à leur liberté et le clergé n'est pas différent du reste de la population à cet égard. M. Baillargeon cite à ce propos Mgr Hubert écrivant que les Canadiens n'aiment guère le «joug et la gêne». Le même évêque rapporte aussi au sujet des ecclésiastiques qu'il faut «de la vigilance pour les contenir dans les justes bornes d'une liberté raisonnable et canonique» (p. 110). Des témoignages d'évêques, de gouverneurs et d'intendants, à l'époque de la Nouvelle-France, abondent dans le même sens au sujet des Canadiens.

Mais tout travail de l'envergure de celui-ci a aussi ses points faibles et l'étude de M. Baillargeon ne fait point exception à la règle. L'auteur montre la difficulté qu'éprouvait le Séminaire, entre 1760 et 1800, à oublier le rôle de séminaire-clergé que lui avait confié François de Laval. L'évêque-fondateur avait sans doute ses raisons en son temps d'avantager ainsi le Séminaire en lui

conférant des privilèges dont aucun séminaire de France ne bénéficiait. Il faut l'admettre, cela devait par la suite causer des difficultés à ses successeurs dans l'exercice du pouvoir épiscopal. À l'époque du rétablissement qui suit la guerre de la conquête, ces problèmes se posent toujours, même si c'est au cours de cette période qu'on trouve des solutions. M. Baillargeon rapporte à ce propos fidèlement les faits, mais l'interprétation qu'il en donne conserve des traces, il faut le regretter, d'un préjugé trop favorable au Séminaire et ce défaut d'objectivité porte atteinte à la valeur de l'étude. L'auteur, en effet, s'appuie trop sur les droits réels ou supposés du Séminaire pour la part qu'il fait aux droits bien établis et indiscutables de l'évêque. Et ce n'est pas là la seule faiblesse de l'étude.

M. Baillargeon a dû effectuer d'inévitables choix, mais il aurait néanmoins dû mettre l'accent sur la clientèle étudiante et cela d'autant plus que le Séminaire, à cette époque, devenait collège. C'est au cours de cette période que se forme une première vague de cette catégorie sociale que Fernand Ouellet appelle, assez heureusement d'ailleurs, «la bourgeoisie des professions libérales». Le lecteur s'étonne alors de ne trouver guère de renseignements sur la provenance géographique et sociale de la clientèle étudiante et aussi sur les occupations et les fonctions que rempliront plus tard ces élèves. Pierre Bédard, François-Xavier Blanchet et Pierre-Amable DeBonne n'étaient-ils pas élèves au Séminaire de Québec à cette époque? En outre, ne serait-il pas intéressant que l'auteur nous dise un mot de l'attitude des anciens élèves face à l'Église, face au clergé? Cela nous renseignerait, à n'en pas douter, sur le rôle social assumé par le Séminaire à cette époque. À ce chapitre, l'auteur laisse le lecteur à ses propres questions.

C'est bien de nous dire qu'à l'époque, le Séminaire a compté trois Hurons au sein de sa clientèle et d'aller même jusqu'à nous en fournir les noms. C'est très bien aussi de nous apprendre qu'à cette même époque, le Séminaire comptait, parmi sa clientèle «une soixantaine d'anglophones» (p. 137). C'est moins heureux cependant de nous laisser sur notre appétit en nous renvoyant à la note 97 qui ne renferme aucun détail sur ces «Messieurs Anglois» qui venaient au Séminaire, «la plupart pour y apprendre le français». Mais de quel milieu, de quelles familles étaient ces messieurs? et que sont-ils devenus? Encore là, le lecteur ne trouve pas réponse à ses interrogations. Là aussi et encore, l'auteur avait, et la documentation et la compétence nécessaires pour nous renseigner. L'histoire sociale a de nouvelles exigences. Nous espérons que dans ses prochains ouvrages — il y en aura certainement d'autres, l'auteur ne peut s'arrêter en si bonne voie — M. Baillargeon sera moins avare de renseignements sur ces sujets.

Remarquablement bien documentée, l'étude est aussi bien construite et toutes les affirmations majeures qu'elle renferme reposent sur des faits minutieusement vérifiés et soigneusement établis. Elle est rédigée dans une langue à la fois simple et claire, souvent élégante d'où l'humour n'est pas exclu. Rares sont ces institutions qu'on appelait hier encore «collèges classiques» qui peuvent se vanter de posséder leur histoire écrite d'une façon aussi complète — malgré les observations que nous avons faites — et intelligente tout à la fois. Il n'est désormais plus possible de parler d'histoire de l'éducation et d'histoire du clergé au Québec entre 1760 et 1800, sans consulter nécessairement l'étude magistrale de M. Baillargeon.